Document généré le 7 mai 2024 11:57

24 images

Bons baisers de South-Central
Poetic Justice de John Singleton

Jeanne Painchaud

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/22739ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Painchaud, J. (1993). Compte rendu de [Bons baisers de South-Central / *Poetic Justice* de John Singleton]. *24 images*, (68-69), 104–104.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

BONS BAISERS DE SOUTH-CENTRAL

par Jeanne Painchaud

Lucky (Tupac Shakur) et Justice (Janet Jackson).

Après l'époustouflant ***Boyz'n the Hood***, le second long métrage de la trilogie de John Singleton sur le quartier de South-Central L.A. était plus qu'attendu. Il est cependant évident qu'avec ***Poetic Justice***, le jeune cinéaste noir voulait clairement se démarquer de son premier film. Sa visée? Dépeindre non plus la tension et la violence ambiante du tristement célèbre ghetto noir de Los Angeles (bien que certaines scènes évoquent la dureté de ***Boyz'n the Hood***), mais plutôt raconter, à travers une histoire d'amour, le quotidien de ceux qui y survivent. Ainsi, le titre du film, ***Poetic Justice***, donne déjà le ton. Singleton a d'ailleurs affirmé que c'est à partir de ce titre lumineux qu'il a construit tout son film; Justice, le personnage principal, y écrit de la poésie pour neutraliser sa peur et sa douleur de vivre. Et dans le même souffle, le titre ***Poetic Justice*** fait référence à une justice que chacun doit s'approprier et s'imaginer soi-même, subjective et inespérée, histoire d'y croire encore.

Tourné juste après les émeutes de 92 — à la suite du premier procès de l'affaire Rodney King — ***Poetic Justice*** en porte les traces: graffiti éloquents («Black owned»), pâtés de maisons rasés par le feu, etc. C'est dans ce décor sinistre et celui, à l'opposé, d'un flamboyant salon de beauté, que prend forme cette histoire d'amour entre une coiffeuse poète, éprouvée par la mort de son ex-petit ami abattu sous ses yeux, et un postier, qui évite les gangs de rue pour ne pas y retomber. Un voyage à Oakland rapprochera Justice et Lucky, «on the road», comme si l'amour ne pouvait plus s'imaginer à South-Central et qu'il fallait quitter ses rues, momentanément, pour qu'il puisse naître.

Si les personnages, le lieu et l'époque sur lesquels se construit le film sont indéniablement forts, il n'en va pas de même du récit, qui tourne un peu à vide dès qu'il se déroule hors de South-Central, sur la route linéaire qui longe la mer jusqu'à Oakland. En cela, on pourrait dire que Singleton rate quelque peu le pari qu'il s'était lancé. Lorsqu'elle est privée du climat explosif de South-Central, son histoire d'amour et d'espoir perd de son intensité poétique et tend à se banaliser. Mais, une fois de retour à L.A., le contraste entre les bons sentiments du film et la violence du lieu renaît, et le happy end devient une sorte d'hommage aux personnages, un cadeau, un geste généreux à l'endroit de ces êtres qui ont souffert.

On connaissait déjà l'intérêt que porte aux rappers Singleton qui avait confié aux membres des Ice Cube des rôles dans ***Boyz'n the Hood***. On ne se surprendra donc pas qu'il récidive en employant Tupac Shakur pour camper le jeune postier. Ce qui étonne, c'est plutôt le choix de Janet Jackson dans le rôle-titre. On se laisse pourtant vite convaincre par son interprétation d'une Justice forte et naïve à la fois, qui révèle chez l'actrice un charisme et un talent certains. Notons au passage l'intérêt sans précédent d'un Major (Columbia) à produire du cinéma noir dont le personnage principal est, de surcroît, une femme.

Poetic Justice, c'est aussi les poèmes de Justice, rythmés à la façon d'une litanie, qui viennent ponctuer le récit avec la même force que les chansons d'une comédie musicale. Un personnage poète dans un film pose toujours le problème de la qualité de l'écriture. Singleton, tout comme Eliseo Subiela dans ***Le côté obscur du cœur***, choisit d'intégrer à l'histoire les textes déjà éprouvés d'un écrivain reconnu, en l'occurrence la poète afro-américaine Maya Angelou, qui tient d'ailleurs un petit rôle dans le film. Ses poèmes savent décrire la détresse et le rythme intérieur des personnages, tout comme, à un autre niveau, le processus créateur du cinéaste. «... How to find my soul a home/ Where water is not thirsty/And bread loaf is not stone/ I came up with one thing/ And I don't believe I'm wrong/ That nobody/ But nobody/ Can make it out here alone.»[1] Cet appel à la solidarité, cette lucidité qui n'exclut pas l'espoir, voilà qui résume le ton que prend John Singleton dans son dernier film. ***Poetic Justice*** est un film d'après les émeutes, un film qui voit à panser les plaies. ■

1. Traduction libre : Mon âme trouvera-t-elle un toit/ Où l'eau ne donne plus soif/ Et le pain n'est pas de pierre/ J'en viens à une vérité/ Et je ne crois pas me tromper/ Que personne/ Personne/ Ici, ne peut, seul, résister.

POETIC JUSTICE
États-Unis 1993. Ré. et scé.: John Singleton. Ph.: Peter Lyons. Mont.: Bruce Cannon. Mus.: Stanley Clarke. Int.: Janet Jackson, Tupac Shakur, Tyra Ferrell, Regina King, Joe Torry, Roger Smith. 109 minutes. Couleur. Dist.: Columbia.